

23 octobre 2018

Au fond du réel pour trouver l'inconnu : entretien avec Stéphane Sangral (*Circonvolutions — Soixante-dix variations autour d'elles-mêmes*)



Dans une démarche plus claudélienne que baudelairienne, Stéphane Sangral va moins au fond de l'inconnu pour chercher du nouveau qu'au fond du réel afin d'y trouver de l'inconnu. Le tout non sans abnégation et une forme d'esthétique monacale. Il y a chez lui du Saint François de Sales qui aurait découvert chez Mallarmé un moyen de remplacer une soif d'absolu par une autre — ou de les superposer.

Existe une dimension sacrificiel de tout surplus. L'acte de renoncement tient d'une nécessaire ascèse : l'homme peut exercer sa liberté là où jaillissent une sensibilité très vive et une rationalité. Elles n'étouffent en rien la poésie mais la poussent vers un pari pascalien là où la force de l'esprit et du langage engendre un mouvement vers l'obscur et ce qui se cache dedans.

Entretien :

Qu'est-ce qui vous fait lever le matin ?
Le mystère de la verticalité.

Que sont devenus vos rêves d'enfant ?

Je n'ai aucune idéalisation de l'enfance, et donc aucune sacralisation de mes rêves de cette époque. La plupart sont morts d'oubli ou d'inanité, et c'est très bien comme ça. Malgré tout persiste quelque chose qui me paraît remonter à mes premières pensées, une sorte d'axe inflexible qui me guide depuis le début et se prolongera probablement jusqu'à la fin, quelque chose qui se rapporte en effet au rêve : l'impression que le réel ne suffit pas. De cette impression, de cette frustration existentielle, de cette incomplétude ontologique, semblent résulter mon attrait pour la philosophie et la science (le rêve de voir au fond du réel pour y dénicher enfin sa complétude) et mon attrait pour l'art et la poésie (le rêve d'ajouter une épaisseur supplémentaire au réel pour, au moins artificiellement, y réaliser enfin sa complétude).

A quoi avez-vous renoncé ?

A presque tout. Le renoncement à la multitude des sillons qu'offre la vie était le prix à payer obligatoire pour pouvoir creuser profondément les quelques sillons qui véritablement me constituent.

D'où venez-vous ?

De l'inépuisable et épuisante dialectique entre *être* et *néant*.

Qu'avez-vous reçu en dot ?

J'ai reçu, lors de mon mariage avec la vie, l'idée de sa finitude. C'est un cadeau encombrant. Mais peut-être réussirais-je à lui trouver au fil du temps une certaine beauté.

Un petit plaisir - quotidien ou non ?

Se rappeler que le plaisir existe...

Qu'est-ce qui vous distingue des autres écrivains ?

Ce qui m'en distingue est exactement la même chose que ce qui me rend semblable à eux : je suis le seul, comme chacun d'eux, à écrire l'œuvre que j'écris.

Comment définiriez-vous votre approche de la poésie ?

Approcher l'indéfinissable.

(...parcourir les cryptes labyrinthiques situées au-dessous des idées à la recherche de la beauté et parcourir les labyrinthes cryptiques situés au-dessus des idées à la recherche de cette recherche qui toujours s'échappe... ...faire des nœuds sur un fil linguistique pour nouer ensemble tout ce qui nous échappe... ...tracer des cercles pour tenter d'y apprivoiser leur centre avant qu'il ne s'échappe...)

Quelle est la première image qui vous interpelle ?

Je n'ai évidemment pas les moyens mnésiques de répondre honnêtement à cette question, je répondrais donc à côté, en transformant le « *première image* » de votre question en « *image première* », et en convoquant alors l'image première ultime, le fond diffus cosmologique, cette image du rayonnement électromagnétique de l'univers alors même qu'il n'avait que 380 000 ans. Voir notre univers tel qu'il était il y a environ 13,7 milliards d'années, à seulement quelques centaines de millénaires de son Big bang, est une expérience vertigineuse.

Et votre première lecture ?

Là encore, pardonnez-moi, je ne répondrais pas honnêtement à cette question en mentionnant tel ou tel livre d'enfant, mais je récupérerai l'adjectif « *première* » pour qualifier la lecture qui se place première en mon esprit : l'œuvre mallarméenne.

Quelles musiques écoutez-vous ?

J'ai un rapport passionnel à la musique. J'ai longtemps voulu être compositeur, et cela a été probablement mon renoncement le plus douloureux. Il est difficile de vous répondre car, détestant les frontières, quelles qu'elles soient, je n'aborde pas la musique avec des logiques de *genre musical*, je l'aime dans son unité et sa diversité. Mais cela n'implique évidemment pas que pour moi toutes les œuvres musicales se valent. Pour être synthétique, je dirais que les critères d'*innovation* et de *complexité* sont ceux qui me semblent le moins mal circonscrire mes goûts. Je citerais, pour le plaisir d'entendre résonner l'œuvre que ces noms évoquent, mais avec l'immense frustration de ne pouvoir en citer mille, Pierre Henry, Pierre Boulez, Johann-Sebastian Bach, Brian Ferneyhough...

Quel est le livre que vous aimez relire ?

Comment relire alors qu'il me reste tant à lire et que la vie est si courte...

Quel film vous fait pleurer ?

Celui que l'on ne cesse, pathétiquement, de se faire à soi-même...

Quand vous vous regardez dans un miroir qui voyez-vous ?

Quelqu'un enfermé dans le cadre étroit de sa réalité, quelqu'un qui se perçoit n'être qu'un reflet, quelqu'un qui vacille autour de l'idée de n'être qu'un « *quelque chose* », quelque chose comme une insoluble question.

A qui n'avez-vous jamais osé écrire ?

A l'écriture elle-même. Ecrasante, oui, écrasante, je la regarde et balbutie, je fais des « *Circonvolutions* », mes mots tournent autour d'eux-mêmes, j'erre dans une lettre qui perd toutes ses lettres, mon courrier court à sa perte, son point final n'a aucune adresse, non, je ne terminerai pas cet envoi en voie d'extinction de voix, je ne le terminerai probablement jamais, écrire à l'écriture est au-dessus de mes forces, elle est bien trop écrasante, n'étant rien de moins qu'un deuxième univers.

Quel lieu a pour vous valeur de mythe ?

Mon bureau, tapissé de mes bibliothèques.

Quels sont les artistes et écrivains dont vous vous sentez le plus proche ?

Outre Mallarmé, Henry, Boulez, Bach et Ferneyhough que j'ai déjà cités, j'ajouterais Maurice Blanchot, Jacques Derrida, Philippe Grand, Emil Cioran, Edmond Jabès, Roberto Juarroz, Jean-Paul Marcheschi, Zao Wou-ki, Maria Helena Vieira da Silva, Marc-Antoine Mathieu, et j'ajouterais là encore l'immense frustration de ne pouvoir en citer mille...

Qu'aimeriez-vous recevoir pour votre anniversaire ?

J'allais répondre : le pouvoir d'à chaque anniversaire rajeunir d'un an. Mais non, c'est faux, le temps ne passe pas pour rien. Alors je répondrais : le pouvoir d'à chaque anniversaire reculer la mort d'un an.

Que défendez-vous ?

L'idée d'un monde où il n'y aurait plus à se défendre.

Que vous inspire la phrase de Lacan : "L'Amour c'est donner quelque chose qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas" ?

L'amour est un enchevêtrement modulable de concepts eux-mêmes modulables, il n'est par conséquent absolument pas réductible à une quelconque formule.

Que pensez-vous de celle de W. Allen : "La réponse est oui mais quelle était la question ?"

Je crois qu'en effet le *oui* possède quelque chose qui transcende sa simple pertinence. Peut-être est-il la porte qui ouvre sur un surplus d'existence ?

Quelle question ai-je oublié de vous poser ?

La suivante.

Entretien et présentation réalisés par Jean-Paul Gavard-Perret

L'impossible inscription dans l'être

Stéphane Sangral, *Circonvolutions*
(*Soixante-dix variations autour d'elles-mêmes*), préface de Thierry Roger,
Galilée, 151 p., 15 euros.

Poète, philosophe et psychiatre, Stéphane Sangral tisse, depuis Méandres et Néant (Galilée, 2013) une œuvre sur le fil du rasoir, d'une audace absolue, qui emprunte les voies de la poésie et de la philosophie pour interroger des fondamentaux : l'étonnement d'être, l'avènement du Je, du corps, de la langue, du monde.

*« L'espace me remplit et le temps me vide et
ce texte me remplit et ce texte me vide
et l'écrire remplit l'espace de mon être
et le lire vide mon être dans le temps ».*

Julien Gracq dressait une typologie d'écrivains et de poètes divisée entre oiseleurs (Rimbaud) et traqueurs (Mallarmé), les premiers cueillant les mots dans l'impatience de l'abondance, les seconds les pistant sans relâche. Le verdict tombait : « *Le pourcentage des seconds dans la réussite est toujours meilleur, leur rendement peut-être incomparable, mais ils ne rapportent pas de gibier vivant.* » (*Lettrines*). De Sangral, avançons-nous à dire qu'il est du côté des traqueurs en butte à un monde qui n'a jamais été vivant. Que faire lorsqu'on naît après Mallarmé, après la crise du vers, la mort de l'alexandrin, lorsqu'on porte le prénom de l'auteur d'*Igitur*, de *Brise marine* dont on est le lointain fils, lorsque votre patronyme erre entre le « Sang râlè » et le « sans Graal » ? Dans *Circonvolutions* (*Soixante-dix variations autour d'elles-mêmes*), précédé d'une éblouissante préface de Thierry Roger, le poète poursuit sa descente vertigineuse dans l'aporie du Je entreprise dans *Ombre à n dimensions* (*Soixante-dix variations autour du Je*) en l'élargissant aux conditions de possibilité de la pensée. Sangral arrive après le naufrage du maître du *Coup de dés*, quand la tâche de penser la pensée quitte le rivage d'Aristote pour s'enfoncer dans les boucles de la réflexivité, dans les errances de l'incertitude, dans le sillage de Pessoa, Michaux, Juarroz.

Langue, univers, moi, autrui s'enraient. Prenant à rebours le cogito cartésien, partant d'un « je m'ennuie donc je suis » (*Ombre à n dimensions*), l'auteur bute sur la distance irréductible entre un Je évanescant, consumé, et un « je suis » miné par l'espacement et le temps. L'incertitude frappe autant le sujet de l'énonciation que le monde, le référent. Les poèmes miment typographiquement cette impossible extraction du sujet hors du néant, épousent avec virtuosité les paradoxes des niveaux d'être

et de discours, entraînant la logique modale dans un tourbillon de vertige que ne calme aucun point de capiton. En proie à une méiose itérative, à des mots-fleurs dansant sur le gouffre, la phrase en son tracé graphique traduit le délitement du vivre, l'antienne d'un redoublement questionnant à l'infini « qui/que suis-je ? ». Il s'agit d'aller au-delà d'Hamlet, de son vacillement entre « être » et « n'être pas », de s'installer dans l'aporie de l'exister et du penser. Il s'agit d'acter par la scription l'impossible inscription dans l'être, sans toutefois la dépasser.

Par la multiplication de syntagmes, de phrases-gigognes, par l'enchâssement des propositions, par la circularité des recueils, la facture poétique de Stéphane Sangral sidère le lecteur, le transporte dans le vertige du méta-langage. Crise dans l'enfantement de la langue, de la lettre et de l'être, dé-cogito cherchant une improbable assise dans le sans-ancrage... On aurait tort de conclure à une poésie exclusivement cérébrale, envoûtée par le trio mallarméen de l'absence, de l'angoisse et du néant. Derrière les épuisés de Beckett, le *Monsieur Teste* de Valéry, suinte une blessure. Au creux de chaque livre-tombeau, de chaque livre-crypte, repose un mort, le frère défunt, décédé à l'âge de vingt-deux ans. C'est en ce lieu que prend sa source l'alchimie des nombres – la logique mallarméenne du Nombre. La disparition du frère signe le glas du survivant, ensevelit celui qui reste. L'échec à naître est attesté par l'homophonie : « Stéphane Sangral, né en » se renverse en « néant ». L'extraction hasardeuse du texte troué, spiralé, suit le surgissement enlisé, lacunaire du « Je ». Dans cette expérimentation sans filet, dans une mise en risque absolue du sujet et de la pensée, les paradoxes n'accouchent point d'une paix dans les brisements, celle que questionne Michaux. Tout demeure dans l'inaispasement. « *A tous les poèmes que je n'écrirai pas, je dédie ce poème qui m'écrit, et me crie que je ne suis que ça, ce poème* ».

Comme l'énonce Thierry Roger dans son « anti-préface au livre sans fin », chaque opus sangralien s'ouvre sur un distique post-mallarméen, deux alexandrins qui se composent de 70 lettres. Ils s'élèvent aussi sur la dédicace au frère mort, centre absent autour duquel le textuel gravite. Les graphèmes développent un lien magique aux mathèmes. La poésie est chiffre, rythme, scansion. La poésie-tombeau tourne autour d'une mort, la pensée se déroule en soixante-dix variations et reprises effondrées en hommage au défunt né en 1970. Le soixante-dix fait également signe vers le septuor étoilé de Mallarmé, vers le nombre 707 crypté dans le *Coup de dés* et décelé par Quentin Meillassoux (*Le Nombre et la sirène : Un déchiffrement du Coup de dés de Mallarmé*, Fayard, 2011).

Dépliant un texte ouroboros qui se mord la queue, *Circonvolutions* offre parfois le tressage de deux textes imbriqués, la surrection d'une phrase verticale, des lignes en pointillé qui encadrent un texte qui s'effondre. Comme dans les autres livres de l'auteur, un signe de ponctuation magique, extra-alphabétique repose en bas de page : comme la trace, le résidu d'un avènement barré, d'une rature du Je et du monde, comme la chute d'un glyphe a-signifiant, d'un objet petit a en lequel on peut déceler un ptyx visuel celé dans le mystère. Lorsque deux textes s'entrelacent afin de « panser la pensée », le lecteur se heurte à deux serpents noués, à un texte-caducée d'Asclépios qui jaillit pour soigner la fêlure.

*« J'ai fini ce poème... Et je me suis senti
exister... Et je n'ai pas supporté... Peut-être
par manque d'habitude... Et je l'ai effacé... »*

Ceci est un poème absent...

*Et j'ai senti,
par cet effacement factice, que peut-être
la mort, trop vraie, pouvait par les mots s'effacer... »*

Au chapitre 3 « S'effondrer », inséré au milieu de huit pages blanches (rythmées par trois points de suspension infra-paginaux), un météore vertical troue le poème en italique, un texte-colonne funéraire, enchâssé, qui libère le noyau fractal : la mort du frère, face à laquelle le poète cherche « de solides architectures », « pour y vivre », pour « survivre ». Par l'invention d'un dispositif métaphysique, poétique, psychique, qui questionne la possibilité même de l'écrire, de l'exister, du sens, Stéphane Sangral repousse toutes les limites de l'ontologie et du pensable. Dans la raréfaction d'une parole sœur de celle de Louis-René des Forêts, il écrit au bord du « *ne pas écrire* », au bord du silence. « *Et j'écris au bord du (au bord de) n'être pas...* ». Quand le sens advient, se découvre sa nature sépulcrale : le sens est une tombe dont le texte agence les pierres. Le texte est un suaire, un catafalque du Je, du frère mort, de l'univers.

Langue et monde cheminent dans l'irréconcilié. La lettre ne touche pas à l'être. Les lacunes ontologique et logique frappent le cosmos, le verbe, la pensée, dans l'irréparable. L'auteur ne s'avance que dans les états-limites. Dans l'insupportabilité d'exister, dans le manque originel, dans un langage intransitif, auto-référentiel, qui se prend lui-même pour cible. Ses variations musicales autour d'un cogito troué, miné, font l'épreuve de l'hypothèse de la folie là où, aux yeux de Foucault (mais non de Derrida), Descartes l'aurait esquivée. Pour qui voit dans la poésie le mouvement non seulement d'une ascèse réflexive mais d'un questionnement vital, l'œuvre de Sangral ouvre des portes au creux de labyrinthes borgésiens, eschériens, donnant sur d'autres labyrinthes qui engendrent x et x dédales.

Le désespoir n'a pourtant pas le dernier mot. Loin de ne s'adresser qu'aux seuls noyés de la vie, aux grands endeuillés, les chants sangraliens font de l'espace du poème un arpentage de l'étonnement d'exister. Si l'univers de l'auteur ne se situe pas du côté du sensualisme, des perceptions sauvages, de la vie rugueuse à étreindre, si du monde on ne trouve que les spasmes de son inexistence, non les odeurs, le vent, les éléments naturels, le sentir troue pourtant le concept, brisant l'enfermement dans les méandres du Je. Pas de repli nihiliste : les dés continuent à rouler sur des mondes dont Stéphane Sangral sonde les virtualités. Acrobate des paradoxes, il délivre des fragments arrachés au néant. Des textes sortis de terre pour exorciser le non-exorcisable.

Véronique Bergen

Terres de Femmes (La revue de poésie & de critique d'Angèle Paoli), septembre 2016

http://terresdefemmes.blogs.com/mon_weblog/2016/09/st%C3%A9phane-sangral-circonvolutions-par-muriel-stuckel.html

Paperblog, septembre 2016

<http://talent.paperblog.fr/8188914/stephane-sangral-circonvolutions-par-muriel-stuckel/>



« faire nœuds et boucles pour affronter le vacillement
métaphysique du sens »

CIRCONVOLUTIONS OU LE POÈME-VERTIGE DE LA DÉCONSTELLATION

« l'unique Nombre qui ne peut pas être un autre »

Mallarmé

Publié par les éditions Galilée en avril 2016 et présenté par Thierry Roger dont l'« Anti-préface » s'intitulant « La différence cérébrale » met en exergue deux citations emblématiques de Derrida et de Mallarmé, le dernier livre de Stéphane Sangral, *Circonvolutions (Soixante-dix variations autour d'elles-mêmes)*, exerce sur le lecteur de poésie une force sidérante.

Vertige spéculaire, voltige typographique, le verbe poétique délie peu à peu ses boucles les plus subreptices pour élaborer une esthétique de la variation autour d'une douleur originelle. Le poème-tombeau esquisse une architecture musicale à peine perceptible, celle du deuil, de la pudeur, de la nécessité intime, mais toujours avec le souci d'une « conscience réflexive » : « Et je l'écris, et je m'écris, et cette boucle / s'écrit, et m'écrit, et ce livre réflexif / la serre [...] » (p. 125).

Une double dynamique ne cesse de se tisser entre l'exigence d'édifier l'œuvre et la tentation de l'effacer, mouvement contradictoire qui semble se résoudre en inscrivant au cœur du livre l'effondrement et sa substance paradoxale « pleine de vide » où vacuité ontologique et plénitude poétique cherchent intensément à faire nœuds et boucles pour affronter le vacillement métaphysique du sens.

Quand le poète formule l'injonction d'« [é]plucher les édifices et boire / leur pulpe de Néant... » (p. 56), il propose un jeu de variation pour filer la métaphore architecturale et

l'enrichir d'un jeu de substitution saisissant entre les deux instruments incisifs que représentent le couteau et la plume. La gestuelle de « [p]lanter / une plume [...] dans l'Édifice du Tout » s'accomplit selon un principe d'orchestration numérique annoncé dès le sous-titre et finement décliné au fil des pages, pour faire écho à l'année de naissance du frère défunt (1970), dédicataire de l'œuvre et seul allocutaire réel de cette voix lyrique confinée dans sa solitude de « survivant » (p. 128). En effet, dans le déroulement du poème vertical à déceler dans l'unique texte du « Chapitre 3 » qui se situe au cœur d'un dispositif structurel propre à mimer l'effondrement psychique, le seul « Tu » du livre n'est plus tu. Il se dit, il s'écrit pour se dresser en signe d'« émergence-résurgence » et pour se dé-« crypter » sous le signe de la dislocation syntaxique et de la déconstellation linguistique : « Tu - / viens de mourir- / et je cherche,- / pour y vivre,- / survivre, de solides architectures... » (p. 81).

Ravivant la « plume solitaire éperdue / sauf » de Mallarmé dans « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard », celle de Stéphane Sangral « plante » ses mots sur la page. Proche de l'effet sentencieux, il énonce clairement que « [s]eule la déconstruction véritablement / construit » (p. 65), ce qui l'amène à exhiber le motif majeur du secret tout en avouant se jouer de la dialectique entre la dissimulation et la révélation qui lui est consubstantielle : « Ce texte est un secret ne se révélant que / pour se dissimuler dans la révélation » (p. 61). Aspirant à déconsteller et à disséminer son patronyme, le poète instaure des effets d'échos tant sonores que visuels entre le substantif « sang » et la préposition privative « sans » (p. 61), ou entre le verbe « je sens » et le substantif « sens » (p. 113) : « je / sens qu'émergera par là la tombe du sens... ». Sisyphe du trait d'esprit, il « pousse » le nom propre jusqu'au calembour « Sang... râle » avant que ne se détache la circonvolution clausulaire : « Signe / encrypté d'impossible à la fin nous fait signe » (p. 63). Cette recherche de remotivation cratylienne du signe onomastique primordial et familial, insistant sur les liens de sang qui l'unissent pour toujours à son frère « ab/sent », peut sans doute se déchiffrer comme une tentative d'édifier le sens en le défiant constamment.

S'effectue sous nos yeux en effet la mise en question du sens, comme face à la reprise incantatoire de l'adverbe « peut-être » qui se déploie avec toute une variation typographique à même de créer un effet d'étourdissement et de disjonction en « peut être » (p. 104). La ponctuation suspensive semble vouloir susciter le rythme dilatoire d'une révélation possible, comme dans nombre de pages du livre. S'opposent le Rien et le Tout, mais aussi le choix de pages vides, d'une intense blancheur abyssale, à peine reliées par des points de suspension comme pour coudre un véritable linceul textuel, et la recherche d'une plénitude architecturale saturant l'espace paginal, parfois avec le souci d'une verticalité symbolique pour dire l'élan imaginaire et le gouffre de « l'horreur » (p. 81), parfois à la limite de la lisibilité avec une typographie délibérément minuscule (pp. 141 à 146). Entre ces deux postulations esthétiques, le poète s'interroge. Dans l'entrelacs de l'édification et de l'effacement de l'œuvre où se risque « un suicide relatif » (p. 73), la question cruciale jaillit : « Comment être au-delà du non-sens trop violent d(u Non-)Être, comment être un poème ? ».

Serait-ce par une poétique de la « circonvolution » insistante et vibratoire ? L'alliance de l'enroulement lexical et du déroulement phrastique ne manque pas de favoriser l'instillation d'une « musique muette » qui diffuse au bord de l'abîme la « puissance de deux symboles », le dix « logique » et le sept « sensible » (p. 46) pour « pousser... passer du signe au symbole » (p. 63) et tracer ainsi le cheminement heuristique menant à une affirmation troublante, « Et j'écris au bord du (au bord de) n'être pas... » (p. 103), avant le paradoxe suprême qui scelle sur la page l'inscription de l'effacement : « Ceci est un poème absent... » (p. 106).

« Creuser » la présence de l'absence, telle est la substance originelle, profonde, ontologique de cette poésie dont les boucles verbales esquissent un pas-de-deux vertigineux

en ce poème-labyrinthe où, déconstellée, la lyre du « deuil incommensurable » (p. 129)
vibre pour murmurer :

« *qu'un sens mort : ce poème...* » (p. 89).

Muriel Stuckel

Europe

revue littéraire mensuelle

Ecrire l'architecture, mars 2017, n°1055

Page 315

Stéphane SANGRAL : *Circonvolutions*. Préface de Thierry Roger (Galilée, 15 €).

Tourbillon spirale maelström. La traversée du recueil de Stéphane Sangral se fait dans une succession de cercles qui se croisent se décroisent se déconstruisent pour construire un espace spatio-temporel poétique personnel – jusqu'au vertige. Intemporel autant que temporel, à la jonction de l'un avec l'autre, le texte « eschérien » de Stéphane Sangral joue sur la multiplicité des possibles, combinaisons et variations poussées jusqu'aux extrêmes au sein desquels fusionnent et s'absorbent dans une même spire voratrice le « né en » et le « Néant ».

Comment pénétrer dans la superposition des cercles énigmatiques et complexes des *Circonvolutions* de Stéphane Sangral ? Et comment s'en extirper ? En sortir indemne ? Avec le poète, également philosophe et psychiatre, le tournis cérébral s'accompagne d'un intérêt croissant pour cette poésie labyrinthique construite sur « le retour réitéré » du même. De ce « vain texte », soumis au « cercle vicieux d'un rien à jamais pris dans le cercle vicieux d'un tout à jamais pris dans le ... » (p.29), l'écholalie est le maître-mot, qui guide une écriture en déperdition de sens. Et pour nous, lecteurs pris dans l'effet sonore et visuel de ce tourbillon, la lecture. Quant à l'œil, qui cherche à capter une possible direction, un possible assemblage, il joue à saute-mouton avec la mise en espace, les interlignages, les blancs et les variations typographiques. Les parenthèses. Et d'italiques en italiques, de points de suspension en points de suspension, l'œil circule dans les méandres du poème, ménageant plusieurs entrées plusieurs lectures plusieurs déambulations.

D'un poème l'autre, la composition en « 70 variations autour d'elles-mêmes » (sous-titre du recueil) interroge bouscule secoue. Parfois jusqu'à l'extrême du silence, délivré par une succession de pages muettes. Dix pages centrales vides – 76 à 86 – dans « S'effondrer » (chapitre 3). On songe à 4'33" de John Cage. On songe également à Maurice Blanchot à propos duquel Thierry Roger, auteur d'une « anti-préface au livre sans fin » qu'est *Circonvolutions*, écrit : « Il n'y a ni antériorité ni postériorité, mais la circularité infinie d'un centre vide, diffracté, ou mouvant. » Dix pages blanches où sont disséminés en bas de page des points de suspension. Vient aussi s'insérer un poème où se lit – de manière démultipliée – la figure du « noir destin » qui scella, à l'âge de 22 ans, la mort de son frère aîné, survenue en 1992.

Soixante-dix. Le nombre de variations poétiques fait écho à l'année de naissance de Michaël (1970) à qui est dédié le recueil. Soixante-dix poèmes pour tenter de dire le manque, l'insondable chagrin, le deuil et la douleur, le désespoir et l'impuissance. L'impossible sérénité. L'introuvable sens. Un abyme s'est ouvert que l'écriture ne parvient pas à combler.

Déstructurée en apparence, l'écriture tourne sur elle-même, insatiable ouoboros qui « se *mort* la queue » sans pouvoir trouver d'issue. Texte-toupie où se lisent l'enroulement interminable et l'impossible linéarité. Jusqu'à l'excès. Jusqu'à l'absurde.

D'un infini à l'autre, une infinité d'infinis s'articulent autour de l'axe complexe du « Néant », le « Rien » et le « Tout » s'absorbant ou s'annihilant l'un l'autre dans la pensée fracturée et cyclique de Stéphane Sangral. D'autres variations antagonistes structurent le recueil. Qui laissent entrevoir la personnalité du poète et sa philosophie. Possession / Dépossession ; Infini / Fini ; Vide / Plein ; Puissance / Impuissance ; Infiniment grand / Infiniment petit...

De cette conception « incalculable » naît une architecture étonnante. Visuelle auditive sensorielle. Fondée sur la circulation algébrique, elle reproduit de diverses manières ses propres échos, le poète s'attachant à la répétition jusqu'à épuisement. Jusqu'à effacement.

L'épuisement de l'écriture, de ce qui motive ces sempiternelles reprises, s'annonce loin en amont des poèmes, dès les deux alexandrins mystérieusement beaux qui s'inscrivent en préouverture

du recueil : « *Sous la forme l'absence s'enfle et vient le soir / et l'azur épuisé jusqu'au bout du miroir...* » Peut-être est-ce dans ce distique que se noue / se dénoue le secret des poèmes cryptés de *Circonvolutions*. Sous l'enroulement des poèmes surgit parfois, à peine visible, chacune des lettres de chacun des mots qui composent ces vers. Lettres microscopiques, détachées et comme perdues ou noyées dans la blancheur de la page. Les deux vers ainsi éclatés se disséminent, échappent, oubliés. Puis ils se reconstituent à l'insu du lecteur qui s'épuise à vouloir retrouver la beauté mallarméenne du miroir. Ainsi d'évanouit, dans les feuillets de *Circonvolutions*, le « rythme préféré » du poète. Sa couleur et sa tonalité. Cependant que la lettre perdue renvoie, elle, en un écho assourdi et discret, au mot clé du poème, celui-là même qui revient à plusieurs reprises. Ainsi du « s » dont le son se répète par trois fois dans « édifices » / « édifice » / « Édifice ». Ou du « v » qui se répète aussi dans l'adverbe « véritablement » trois fois réitéré. D'autres cryptages – « *Sang... râle* » – émaillent les poèmes dont certains prennent des allures de pages où se combinent spatialisme et algèbre. Ainsi de cet étonnant poème qui présente, parmi d'autres signes, une structure chiffrée (de 0 à 3) :

*0 (... Et dans ma poche l'infini,
et dans ma poche cette idée
infinie...)*

Par glissements subreptices, la pensée tourne en boucle sur son axe, sillon fermé et obsédant qui s'alimente de ses contraires. De ce ressassement infini naît l'ennui et l'ennui nourrit interminablement le ressassement.

Dissémination / dissimulation. Pris dans le tourbillon inassouvi de sa propre quête, le poète sème ses signes. Le plus souvent contradictoires. Entre les fils serrés du poème, il dissimule les secrets de la blessure. Il « pense » / « panse » son « être tautologique ». Puis il râle se fuit et s'effondre. Continuer d'écrire ? Oui, mais en boucle, toujours. Jusqu'à l'étouffement. Jusqu'à l'effacement. Jusqu'à l'aveu de son déchirement existentiel et de sa quête :

*J'ai fini ce poème... Et je me suis senti
exister... Et je n'ai pas supporté... Peut-être
pour manque d'habitude... Et je l'ai effacé...*

Ceci est un poème absent...

Les mots cependant poursuivent leur travail de forage, tours et détours au cœur de la lice du poème. (...*et enfin finir...*) n'est pas si aisé. Reprendre alors ? Poursuivre sous une autre forme ? La question se pose et se résout dans l'avant-dernier chapitre, « de $+\infty$ à $+\infty$? ». Avant que le texte final ne retombe dans le cercle vicieux initial :

*cercle vicieux du Tout, à jamais pris dans le
cercle vicieux du Rien, à jamais pris dans le
cercle vicieux du Tout, à jamais pris dans le
cercle vicieux du Rien [...]*

Et le poète de renouer dans ce final avec l'alexandrin, son « rythme préféré ». La boucle du recueil est bouclée. Peut-être, rejoignant en cela l'expérience mallarméenne du Livre, Stéphane Sangral parvient-il ainsi à « mettre / en ce texte l'idée qu'il est *Le Texte, / L'Un /...* ».

« Une œuvre virtuose » comme le dit Thierry Roger, qui ouvre à elle seule des perspectives inépuisables. Et donne accès à « un labyrinthe existentiel » exaltant et jubilatoire.

Coup de cœur : Stéphane Sangral

Circonvolutions

Editions Galilée, préface de Thierry Roger

Déméasure dans une mesure qui s'époumone comme s'il y avait étouffement : mots répétés qui assaillent le lecteur jusqu'à la lassitude où le mot sort de lui-même et devient autre. L'auteur fait éclater la prison des mots et puis nous y replonge et ainsi de suite. Une sorte de nage mentale dedans-dehors, à contre-courant ou bien des rameurs dans la barque de vie à la recherche d'une survie heureuse. Détruire pour construire pour *s'extraire* et particulièrement du langage. La modification de la typographie et le suspens des mots créent ces cris dans le *Cercle vicieux du Rien*. Ceux-ci finissent par résonner comme un bourdon à nos oreilles d'où *l'en-soi* sort comme d'un œuf après déchirement. Poésie comme une pensée générique où sentiments et impressions s'absentent, l'homme remis à sa dimension rationnelle brille comme un phare aveugle. La réponse est au-delà du concept dans la nuit de l'invisible où la veilleuse donne par intermittence fugace un sens, un éclat, un infini. Il y a une très forte construction, une unité, dans cette apparence de déconstruction. Le poème ne traverse pas l'espace et le temps et nous ne pouvons compter que sur lui, sa plénitude pour toutes ces sortes d'inscriptions qui se plient à notre main. Sangral exprime une grande solitude dans ce beau recueil qui nous conduit au-delà de nos habitudes de lecteurs vers l'essentiel de nous. A certains moments, la pensée s'arrête, ne sait plus où aller, va, tâtonne, titube. C'est l'instant où le lecteur prend le relais : l'être dans son rapport au monde sans lyrisme dans la froideur d'une parole qui cherche existence, sens, aller-retour, rapport cohérent entre soi et le monde. Cependant, ce recueil au-delà de la parole nous livre des sensations, des sentiments mais d'un monde échappé du quotidien.

Parole qui se retourne et s'inverse pour revenir au même dans un poème parfois à reconstituer. Ainsi le sens naît-il d'un non-sens qui devenu sens, ailleurs, bouleverse l'étendue de la parole toujours en devenir vers un ailleurs imprévisible mais connu. Texte dans le texte quelquefois à se chercher comme une vie dans un autre texte dont le futur est sa propre construction. Tentative de déplier la complexité du dire et aussi la complexité du vivre, chaotique, nébuleux. Serait-ce voir dans sa propre nuit à chercher *une* lumière, une réponse

*au
blanc
de l'impuissance...*

Plus on lit les poèmes de Stéphane Sangral, plus l'on s'éloigne dans un vide qui s'ouvre et se referme à la fois, respiration par saccades à la recherche du concept qui collerait au monde. Epuisement d'un langage dont les mots ne rendent compte qu'à travers un moi conditionné et faible dans l'espoir de trouver

*Le Texte
L'Un*

où l'absence et la présence s'inversent à prendre la place l'une de l'autre. L'impossible atteinte est la marque du poème qui se déroule à la recherche de lui-même dans un épuisement à *s'effacer*, ultime but, peut-être.

Poésie dont la forme est auprès de son dire par cette volonté de se dépasser, de sortir de la pauvreté du mot dont le sens est toujours à venir. Il y a aussi un infini du dire qui ne conduit nulle part, rempli de nombreux *peut-être* qui s'interrogent les uns les autres en vain. On finirait par se taire au bord de la prochaine lettre seule au bord d'une syllabe inconnue. Ces mots qui peuvent tout, *effacer* la mort, et ne peuvent rien. Souvent l'idée de l'échec est au bout du poème : *quel mot élire. Et ce poème n'est autre // qu'un crépuscule de ce poème...* Et cependant *je suis ce poème. Noircir // sans raison cette page* conduit parfois au blocage du poème à des évidences indépassables. Il y a un doute sur les mots de leur adéquation à soi. Stéphane Sangral ne pratique pas le jeu de mot, la poésie est trop sérieuse pour cela, mais il dilate le sens de ceux-ci tiré de leur homophonie. Poésie du doute et de la précarité, tournée vers le monde extérieur, le lyrisme reste maîtrisé : *Je suis plus petit que moi, ...* Sangral échappe, ne se laisse pas enfermer dans *l'incalculable d'un cercle vicieux*, la poésie n'est qu'un moyen de parvenir à soi et particulièrement à sa liberté d'être.

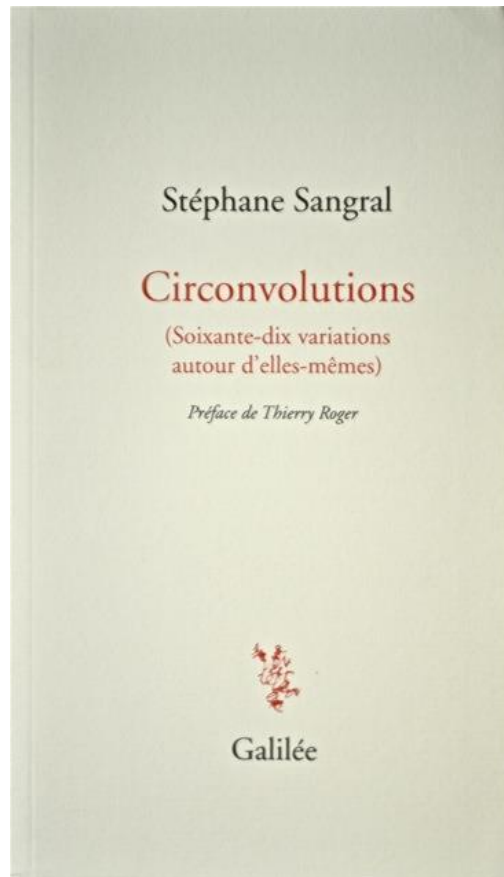
Jean-Marie Corbusier

Recours au poème

<http://www.recoursaupoeeme.fr/stephane-sangral-circonvolutions/>

Stéphane Sangral, *Circonvolutions*

par : Lucien Wasselin



La poésie n'existe pas, il n'existe que des poésies de natures différentes. Je ne suis pas de ces lecteurs qui frappent d'anathème un livre de poésie dès lors que le poète abandonne (apparemment) tout repère identitaire. Avec *"Circonvolutions"*, Stéphane Sangral donne à lire un ouvrage placé sous le double signe de la déconstruction (Derrida) et du cœur du *"creux néant musicien"* (Mallarmé dans *"Une dentelle s'abolit"*). De ce recueil sous-titré *"Soixante-dix variations autour d'elles-mêmes"*, Thierry Roger dans sa préface à la tonalité philosophique, très précise et éclairante, affirme qu'il s'agit d'un *matérialisme intégral*. Le lecteur attentif relèvera encore quelques expressions intéressantes comme *la circulation infinie d'une parole qui rayonne à partir d'un centre vide, diffracté, ou mouvant, de ressassement blanchotien, de déconstruction de toute sacralité...* Il est difficile de prendre la parole après Thierry Roger qui emploie l'image *"escaliers piranésiens"* pour décrire ce travail. Peut-être

n'est-il pas inutile de se souvenir de la définition du mot circonvolution : enroulement autour d'un point ou d'un axe central, ensemble de tours et de détours... Reste à explorer cette *esthétique de la boucle*, à en dire quelques mots pour entraîner à lire ces "*Circonvolutions*".

Piranèse ? Ses "*Prisons*" sont l'œuvre d'un visionnaire, ses gravures témoignent d'une obsession : les escaliers ne mènent nulle part, sinon à eux-mêmes et sont répétés comme un élément de décor. L'image d'*escaliers piranésiens* permet de comprendre la démarche de Sangral qui joue avec les mots comme Piranèse dessine et grave. Le peintre creuse la plaque, le poète dissèque son malaise devant les mots. Dans ses "*Prisons imaginaires*", si Piranèse évoque un malaise paradoxal avec ses passerelles sous les voûtes débouchant sur le vide (Sangral, qui est par ailleurs psychiatre, y verrait peut-être une tendance morbide ou répressive), Stéphane Sangral, dans "*Circonvolutions*" met au défi le lecteur d'effacer ses textes, adresse se terminant par cette conclusion : "*Écrire que les nœuds / des mots "suicide relatif" tordent les nœuds / des pensées, comme ça, pour enfin, enfin, voir...*" (p 73). "*Cerveau noir*" de Piranèse, ¹, "*cerveau noir*" de Sangral...

Stéphane Sangral organise son livre en huit sections dont la première et la dernière offrent des textes voisins où le mot *rien* est remplacé par le mot *tout* et réciproquement (l'esthétique de la boucle ?). Autobiographie instantanée (comme l'indique le poème de la page 33), les indices personnels ne manquent pas. Mais Sangral met en évidence l'étrangeté de la démarche tout en étant conscient des limites de la poésie : "*... mais l'espace et le temps / se foutent de l'alexandrin et sont ailleurs...*" Ce qui ne peut qu'aboutir à l'explosion du discours, à sa fragmentation en de multiples propositions disséminées sur la page, le changement de corps du caractère d'imprimerie renforçant cette impression de fragmentation. Poésie de psy donc, car Stéphane Sangral, dans la sous-section "*Et le poème viendra*" écrit : "*La vie n'a aucun sens, qu'une direction : la / mort*". Et tout le reste n'est que littérature, serait-on tenté d'ajouter. Poésie de psy, poésie de la direction engoncée dans sa mort. Poème qui, réécrit à de nombreuses reprises, prouve l'inanité de vouloir trouver un sens à la vie ; poésie philosophique qui interroge l'être : l'être de la poésie, l'être des mots, l'être du poète... Et si la vérité se trouvait dans la boucle ?

Si Stéphane Sangral change la donne poétique, on appréciera ou non ce qu'il écrit. Mais l'essentiel est que cette expérience ait eu lieu. Même si le courant poétique coule secrètement depuis des dizaines d'années : je pense à Geneviève Clancy et à sa "*Fête couchée*" (le premier recueil, chronologiquement parlant, que je retrouve dans ma bibliothèque ² !). Sans doute y aurait-il encore beaucoup de choses à dire, et pas seulement des positives ! Mais la place manque dans une simple note de lecture qui, de toute façon, n'a de sens que dans l'incitation à lire cette *poésie pensante-pensée*...

Lucien Wasselin

Notes.

1. Victor Hugo cité par Janine Barrier, "*Piranèse*". Editions Bibliothèque de l'Image. 1995, page 57
2. Geneviève Clancy, "*Fête couchée*". Seghers/Laffont, collection Change, Paris, 1972.

La cause littéraire

<http://www.lacauselitteraire.fr/a-propos-de-circonvolutions-de-stephane-sangral-par-didier-ayres>

A propos de *Circonvolutions* de Stéphane Sangral

Ecrit par Didier Ayres le 18.05.16 dans Chroniques régulières, La Une CED, Les Chroniques



Une expérience de langage

à propos de *Circonvolutions* de **Stéphane Sangral**, éd. Galilée, avril 2016, 150 pages, 15 €

Comment déconstruire physiquement et métaphysiquement le poème ? C'est tout l'art du dernier recueil de poésie de Stéphane Sangral qui livre, avec *Circonvolutions*, une plongée en apnée dans un univers presque angoissant, ou néanmoins confiné à l'ennui du poète qui confine, quant à lui, à la métaphysique. Un de mes interlocuteurs sur la Toile me disait que le monde ne peut pas être sans ce qui n'existe pas. Pour Stéphane Sangral le monde se déconstruit comme monde et tombe dans la langueur négative d'une interrogation sans fin, mais s'appuie cependant sur le langage et sa part immatérielle.

Nonobstant, il y a ici beaucoup de poèmes graphiques – et qui déconstruisent donc la forme écrite du poème – de cette espèce que j'avais accueillie dans les pages de ma revue *L'Hôte* – flirtant avec des graphies plastiques, assez sans doute pour que la page elle-même se mette à vaincre l'ennui et la lassitude de vivre, vaincre l'angoisse de cette existence matérielle que nous partageons tous. Et puis, des pages blanches soudain, ou de petits signes graphiques en bas de pages qui ne se réfèrent à rien de connu ou de signifiant, en tous cas qui me sont restés énigmatiques – et cela d'ailleurs confirme mon intuition au sujet de la métaphysique du poète, qui laisse des signes vacants, assez pour s'interroger et faire activer la pensée, outil indispensable pour survivre à la matérialité de ce qui nous entoure.

Penser...

Penser...

Penser...

Et penser ce « penser »...

Et penser « se penser »...

Et puis ne plus penser,

et puis penser ce « ne

plus penser », et

penser
que ce texte est un nœud
d'où se pend ma pensée...
Et penser « se penser »...
Et penser ce « penser »...
Penser...

Penser...

Penser...

J'espère que ce n'est pas devenu une banalité que de parler de la musique conceptuelle et répétitive, musique minimaliste, mais cette référence est bien utile pour souligner ce qui vient très vite à l'esprit du lecteur – lecture musicale qui me semble autorisée, car dans ses derniers propos, S. Sangral que j'ai croisé à un transit entre deux trains à Paris m'a confié son goût pour la musique (notamment Boulez). Je crois que cette mécanique langagière qui s'affirme dans le ressassement, dans la répétition et qui épuise le sens des mots, je reconnais une certaine violence faite au langage, et sa musicalité à laquelle il faut s'adonner pour poursuivre la lecture de ce livre parfois difficile.

Je disais déconstruire, mais j'aurais pu aussi rapprocher cette littérature du Lévitique, ou de l'énumération sèche des toutes premières traces d'écriture de notre monde, dont les mésopotamiens se servaient pour dresser des listes, énumérer des choses et des matières.

Pour ce qui me concerne je suis davantage sensible aux moments les plus écrits, les moins mis à mal, et qui construisent une vision du monde. Par exemple, j'apprécie beaucoup ces vers :

*Je suis libre en cela que j'ignore ne pas
l'être ; ce poème est ma prison en cela
que je n'ignore pas qu'il l'est...*

Marcher à pas

*hésitants sur ce mur en ruine enroulé là
où il n'est pas en ruine enroulé là où pas
un pas n'est possible...*

Être poète en cela

*que buter nu sur l'autre, à chacun de mes pas,
côté du savoir, que buter là sur ce « là »,
que buter sur l'ailleurs, et que ne l'être pas...*

Et puis, je décèle ici ou là la triple nature de l'auteur, à la fois poète, psychiatre et philosophe, dans la conduite d'une forme d'étant, de *Dasein* qui laisse entrevoir une forme complexe de penser le moment et le réel, l'être-là et sa manifestation.

*Seule la déconstruction véritablement
construit,*

et

seule

la

déconstruction

de

ce

*« Seule la déconstruction véritablement
construit,*

et

... »

véritablement

construira

ce
texte
lorsqu'
il
s'
écrira
véritablement...

Alors peu importe la posture intellectuelle de chacun, il reste à travers ce recueil une expérience partagée du langage. Et je vois même des rapprochements avec des littératures contemporaines pas exclusivement poétiques, quelque part vers Pound, ou plus proche dans le temps, des expériences graphiques et théâtrales de Philippe Jaffaux – en partie à cause des dernières pages de *Circonvolutions* qui se présentent de la même manière que *L'alphabet* de Jaffaux.

Didier Ayres

Autre-monde

<http://marie873.wixsite.com/autre-monde/circonvolutions-s-sangral>

Libr-critique

<http://www.t-pas-net.com/libr-critique/chronique-stephane-sangral-une-poetique-du-manque-a-propos-de-circonvolutions-par-marie-josee-desvignes/>

Voix et silence

<https://mjdesvignes.wordpress.com/2017/06/14/circonvolutions-soixante-dix-variations-autour-delles-memes-stephane-sangral-preface-de-thierry-roger-editions-galilee-2016/>

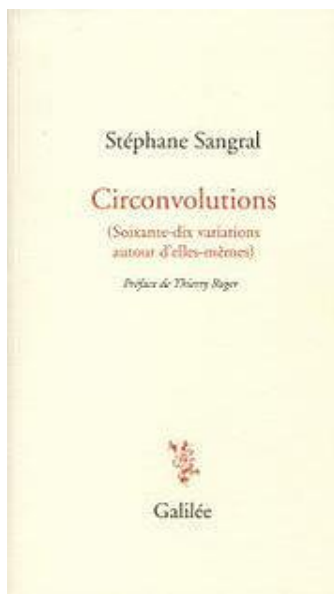
CIRCONVOLUTIONS

(Soixante-dix variations autour d'elles-mêmes)

Stéphane SANGRAL

Préface de Thierry Roger

Editions Galilée – 2016



Une poétique du manque

La riche préface que donne Thierry Roger à cet ouvrage d'une poétique à la fois dense et originale prépare notre lecture à cette spirale circonvolutive qu'est l'écriture de Stéphane Sangral. Dans une « *stylistique de l'écholalie* » où se démultiplient et se déplient sans cesse les mouvements de la pensée, les leures, les angoisses, s'affrontent les pertes de sens d'une conscience trop lucide, éveillée et enfermée dans les circonvolutions du cerveau, à l'image d'un cerneau de noix, cerné de plis et de replis où les mots seraient eux-mêmes des niches où viennent se loger d'autres mots (maux?).

Dans une spécularité quasi obsessionnelle du langage, dans une plongée circulaire et labyrinthique, se dit le rien : « *un rien de rien, pour rien, un rien qui – et puis rien, rien, rien...* » comme y préparait déjà le précédent recueil *Méandres et Néant*.

L'ouvrage est divisé en huit sections de l'infini à l'infini, dans une boucle référentielle qui tient l'avant-texte (ou prétexte) et le plonge dans le vide, le *né-en* surgissant du poème et prenant son envol dans l'espace de la page.

Les mots, les lettres, forment des dessins à la typographie parfois minuscules et quasi illisibles, et enferment notre esprit à la recherche de ce quelque chose à dire. Il s'agit d'occuper l'espace, compter le temps, et dire cette impuissance à le modéliser. Dieu, la transcendance, le désespoir d'un être qui ne demande qu'à croire peut-être et ne trouve que désespoir et néant.

Ecrire pour cerner la pensée, remplir le vide de soi à soi, de soi à l'autre, de l'autre en soi, celui qui manque. Croire qu'on est conscient mais le « *Rien ici dégouline, sous l'apparence de mots, jusqu'à l'absurde* ». C'est une pensée qui tourne à vide, « *qui se mort la queue* », incessante, obsessionnelle, liquide, affamée.

Après le sang et le sans, manque le sens. Il faut chercher, creuser, forer profond le mot, les mots qui feront sens et ouvriront une porte, offriront un sursaut, un sursis.

La langue portée haut pour imaginer une échappée, une fuite hors de toute cette souffrance d'être sans être. La lettre appelée à la rescousse peut alors construire, mais c'est dans la déconstruction de l'être que tout se reconstruira.

Epuiser le sens et l'ennui, tout ce vide d'une pensée qui tourne sur elle-même, tourne à vide et s'efface.

Dans le « *cercle vicieux du Rien* », on franchit le miroir, on dépasse les limites de soi, on sort, on déborde le texte, l'ego est aveugle.

Et au cœur du livre, un ensemble, pages blanches comme un linceul enroulant le poème de l'effondrement, ce poème-énigme de l'absent, le seul qui tienne debout se lisant verticalement et horizontalement, un ressassement horizontal, numérique, et le poème se resserre au milieu, s'enroule et dit enfin ce qu'il a à dire, et dit « *le noir destin [...] /le secours des Muses* » et « *n'oublie pas de/préciser que/neuf plus treize/font vingt-deux, le/nombre d'années/que mon frère/a vécu...* »

Oui, « *la vie n'a aucun sens, qu'une direction : la mort* ».

Ces mots ouvrent le long poème de « *Et le poème viendra* », comme un cri qui cherche un sens à la souffrance de la perte et dit l'inanité même du poème, pas assez costaud pour le contenir lui si petit dans son habit existentiel. Il faut quand même continuer et le poème se déroulera à la surface du dire suivant, dans la vacuité du monde

« *La vie n'est qu'un long exorcisme,*

et je n'ai

pas la foi ».

Poème-prison, poème de l'absence à soi, à l'autre, livre-poème qui donne vie à l'absent et à celui qui la porte : le poète est devenu l'absent et le poème est lui une « *marre* » de sang où il se noie.

Dans ces cercles concentriques pareils à ceux de l'enfer souvent imagés, se devine la boucle infinie du temps sur laquelle l'homme avance vers sa perte.

« *Je*

sens qu'émergera par là la tombe du sens »

Au fil de notre lecture, nous épousons son vertige, glissons dans les failles de sa conscience qui est aussi la nôtre. Pris au piège d'un labyrinthe infernal, les mots s'avancent sur la page et cherchent à se lire en tous sens, horizontalement, verticalement, tout à la fois, formant une croix ou un escalier, les marches d'un labyrinthe. Les mots flottent et occupent l'espace de la page et de la conscience sans conscience d'être, parfois le silence symbolisé par des suites de points sur la page s'interpose dans le gouffre nommé à l'infini, jusqu'au NOIR TOTAL.

Seul demeure le problème du survivant, le deuil inconsolable laisse plus qu'un vide affectif, un autre vide existentiel, il a ouvert le cœur de la lucidité, où les mots désormais « *me pensent* ».

Comment échapper à la folie sinon fuir la pensée, la pensée de la mort. Ce cercle vicieux du Rien se clôt sur une reprise de l'infini et lointaine, comme si les lettres et l'être s'amenuisaient jusqu'à devenir invisible (illisible) sur la page (la page comme espace de la conscience).

Quand le dernier poème « *cercle vicieux du Tout* » ferme la boucle entamée au début et se clôt sur lui-même.

Marie-Josée Desvignes
le 16/08/16

Né en 1973, **Stéphane Sangral** est poète, philosophe et psychiatre. Son intérêt esthétique et conceptuel à l'égard des boucles a comme origine sa passion pour l'étude de la réflexivité de la conscience, sa fascination pour cette boucle primordiale qu'est le "penser sa pensée", ou même, plus simplement, le "se penser". Sont parus aux éditions Galilée : *Méandres et Néant* (2013) ; *Ombre à n dimensions* (2014) ; *Fatras du Soi, fracas de l'Autre* (2015) ; *Circonvolutions* (2016)

L'intranquille (revue littéraire) n°14 (printemps/été 2018)

Denis Ferdinande a lu (p.87)

Circonvolutions (Galilée, 2016. 15 €) et *Des dalles posées sur rien* (Galilée, 2017. 17 €), de **Stéphane Sangral**.
PREMIER ETAT /

Note n° 1. Il y a lire (sans garde qu'une résonance intérieure, aussi longue qu'il se puisse), et lire en vue d'écrire *le lire* [masc. de lyre¹, et s'en altère le sens] : commentaire ou plutôt note, qu'il faudra brève, la clause — si possible. A savoir, si celle-ci est en le pouvoir de *qui se lance* — ne disant pas « je », à plus d'un titre (dont : Un commentateur dit-il seulement *je* ? A moins qu'il ne se joue de cela, il en sera question, l'ayant comme mis en joue au préalable). L'abordant. Mais il est trop tard, s'il a jamais été question de renoncer, déjà deux ou trois notes se rédigent + telles pages cornées afin d'y revenir : deux volumes, tels qu'en l'envoi cher, séparés formellement *dans le premier semblant*, jusqu'à l'intention même de ce qui s'y voit touché déployant l'écriture. Deux — L'UN : quasi *familier* ici s'il n'y faut pas plus que la seule italique, procédant d'un certain éclatement graphique, exigé par ce qui se donne comme voulant être, l'étant, même, *boucle* [voir plus loin], éclatement d'être, suivant toute une tradition en la matière. Peut-être se saura-t-il : ce qui les relie, plus ou moins secrètement, ces deux volumes, allant jusqu'à la main de l'écriture qui est passerelle, de l'un vers l'autre ; — L'AUTRE : il y aura à y circonscrire toute note, d'une décision ayant à choisir entre l'un et l'autre. En vertu du choc de nouveauté qu'il suscite. Et brûlant à PAS UN PAS du clavier /

Note n° 2. [Donc : *Des dalles posées sur rien*. Déjà : beauté telle du titre]. « La Raison » converse avec, comme pour *autre*, « Le Je » — partition telle dans l'introduction —, p. 22 : « Pourquoi ne parles-tu pas de toi à la première personne ? / Le Je : *Pour prendre de la distance. Parce que j'ai peur. J'ai peur de n'être pas. J'ai peur de n'être pas avant de n'être plus.* » Mais c'est aller trop loin (sur la magnifique sentence), si tôt, dans le volume, au risque de manquer un certain fil. Et préalablement d'ailleurs : quel est l'objet du volume, à défaut de son esprit², dont il y aurait trouvaille ? Mettons, avec la boucle en acte : la conscience si ce n'est la conscience de la conscience [et un peu plus loin encore] —, s'il n'en est qu'un ? Et pourquoi cette question ? Soit l'objet de l'objet-livre, qui se puisse toucher d'une note de lecture où circulent les notes. Il y a, *d'ailleurs*, ce qui saisit, entrant. Dont il y aurait à traduire ou révéler les impressions ou marques — fussent-elles subjectives, mais d'une subjectivité sans *je* —, attendu que c'est d'elles que se remarquèrent, pour le moins remarquables, l'écrit et ses marques. Et sautant au visage, en vertu de célérités intrinsèques. Quand bien même ouvrirait-il, à quelques pages près, sur un « épuisement » (qui ne laisse pas d'intriguer, « immense fatigue », plus loin, l'on ne sait ici ce qui terrasse, presque, même, or il y a écriture encore). Mais auparavant, ou simultanément : le mouvement (ne constituât-il « pas une explication », quant à définir le *je*) — et mouvement en l'occurrence virtuose, de l'écrit /

1 « Mais le lyrisme est du temps lyrique, et ce texte n'est que le point où se referme la boucle tautologique du « *Mais le lyrisme est du temps lyrique* ». »

2 « Et l'esprit de ce texte, à mes yeux, reste flou ; et de l'esprit de ce texte, à mes yeux fermés par la poussière qu'agitent ses rouages [...], ne reste rien. » p. 154

Note n° 3. Ou l'expérience d'un *bonheur*, avançant dans les pages. Les actuelles notes voudraient transcrire un peu de cela. Mais leur rédaction / réduction spatiale obligée... L'événement du circonvolutoire [en mémoire de l'autre volume, *Circonvolutions*, mis de côté], première frappe mais douce, atteignant la rétine puis aussitôt la conscience lisant, et lisant, en ce moment même : « Qu'est-ce que, présentement, ma conscience ? », se soutenant en l'occurrence de savoirs précis sur *le* psychisme, et des *processus hypercomplexes* — dont il y a description — traversant. Et ce quoiqu'il en soit de l'unité apparente de celui / celle / cela qui énonce le *je*. La réponse s'en donne, il n'est que de lire, et s'il est possible une fois de dire *je*, *j'allais* ne plus lire — gravité — que ma quasi-fascination, d'un défaut de recul (pour la fascination mais autre, en présence³), parcourant toute sentence⁴. Or, « Qui suis-je, moi qui ignore jusqu'au sens de la question « *Qui suis-je ?* » ». — Advient, avançant, et inventive, la « metaboucle » : « Et j'ai cette metaboucle... Et je suis cette metaboucle... Et j'ai le vertige du monde, et je suis un vertige du monde, et le vertige du vertige devient un monde... » Vestige d'investigation, de celui, dixit, *né en...* Quelle année, siècle, millénaire, au juste ? Plus loin : « Ma conscience tourne dans sa réflexivité qui elle-même tourne dans ma conscience, et tourne en rond ma définition de ce que je suis » (*molécules*, « désert fait de neurones » p. 161) attendant au mystère, au mirage, à l'inexistence, à /

Note n° 4. Puis advient comme *déjà* (conférant l'étoffe certaine, sur la pensée de l'insoutenable, soit à titre de secours) — « le poème » ou ce qui y emprunte, non qu'il n'en retourne avec lui d'aucune vérité — quelle idée ! « *Je* est le seul véritable trou noir ». Très proche, d'ailleurs : « La poésie ? Quand le Cosmos rêve fortement d'entrer au fond de lui-même pour y trouver la sortie : la conscience... » Plus loin : « La conscience est une flaque qui reflète le ciel. » Mais un instant, ce signal de l'impossibilité, de suivre comme il le faudrait, à savoir pas à pas, l'écrit. Tombant sous le coup de la clause susdite, il se fait en effet tard pour la NOTE AUX SEULES QUATRE NOTES (dans l'impossibilité d'en ajouter une cinquième). Un emmêlement d'impressions dès lors, survient, et citer l'on voudrait dans la précipitation, qui est à retenir, citer l'ensemble des pages restantes, quelle meilleure idée s'en donnerait-il ? S'il y avait en tout cas une phrase seule à garder, comment en fait l'éviter (or peut-être se devait-elle d'être tue, gardant secret le secret du livre) et quand bien même ouvrirait-elle sur l'abîme, peut-être serait-elle celle-ci, p. 67 : « Et pourtant tu écriras le prochain chapitre assis sur un tombeau, c'est-à-dire assis sur une dalle posée sur rien. » Le volume semble commencer, presque, sur cette sentence, sentence du volume, et volume de la sentence où l'auteur des actuelles notes ne peut plus être, sauf à marquer ces dernières d'un « à suivre », comme il se faisait naguère, voire d'un « remanier tout du tout au tout », mais impossible.

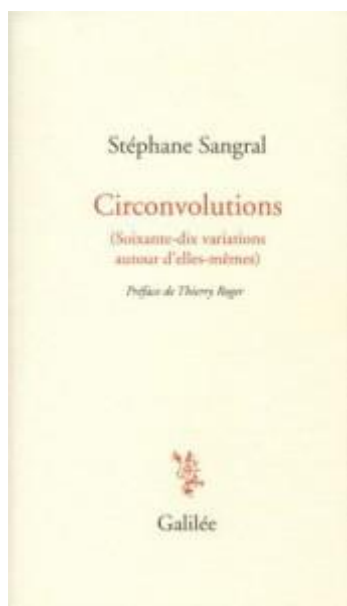
Denis Ferdinande

3 « Processus lié à ma fascination pour le motif de la boucle [arrive dans un instant] — fascination elle-même liée à cette fascinante boucle qu'est la réflexivité de la conscience », p. 55

4 Sentence, ici : ce qui se départit de la phrase dans la phrase, tout sauf chaque fois selon l'anglicisme, faisant sentence toutefois, phrase augmentée, des italiques peut-être la signalent, à moins qu'elle ne retentisse d'elle-même, il en est en tout cas une résonance spéciale, spatiale (dans la page) inclût-elle le trouble, etc.

16 septembre 2016 · 7 h 30 min

Stéphane Sangral, *Circonvolutions — soixante-dix variations autour d'elles-mêmes*



Quand le poème se mord la queue

Sangral poursuit ses tours de piste et de passe-temps (entendons infusions) avant que tout finisse « *comme ça, comme une pauvre note griffonnée sur le non-sens... Mais bon, comme presque tous mes textes... Et mon désespoir a encore de beaux jours devant lui* ». Cela permet au discours de se poursuivre dans un matérialisme en cendres et fortement pessimiste, dans la droite ligne d'un Artaud qui aurait perdu toute foi même dans l'invective.

Restent les efforts plus ou moins vains de la conscience vitale. Elle perd son ancrage premier dans un courant ou une danse folle et macabre où l'être finit par glisser dans un enivrement qui est aussi son parfait inverse. Le poète quitte ses repères identitaires (de nature ou sociaux) en vue d'une entreprise qui forcément ne va pas sans peine. Afin d'y parvenir, il dégonfle les baudruches du principe du monde et de la poésie. Celle-ci se délie de sa prétention et de celle du moi qui l'écrit.

Pessimiste comme Lucrèce, l'auteur ne cherche pas la délectation dans la mélancolie. L'« extase » si l'on peut dire est autre : « *L'on traîne avec soi un cadavre roulé dans / un tapis, notre passé ; mais le fleuve où le / jeter est si loin, tout au bout de notre / futur* ». Exit les illusions du livre qui charrie la vie. L'ode joue par ses modulations et reprises d'un faire silence qui ne peut advenir.

Car le poète se nourrit de ce qui le vide de lui-même pour ses énoncés. Reste une nouvelle forme des « paroles gelées » chères à Rabelais. Sauf qu'ici et lorsque le temps tiédit, elles n'éclatent pas — ou trop peu. Est remisé tout effet d'extase. Exit l'idée que le poème peut sauver. Il est toujours bon de rappeler qu'il « absente » bien plus qu'il ne présente.

jean-paul gavard-perret

Publié dans la revue *IGD – Infinie géolocalisation du doute*, N°2 – 12/12/2016
et dans le site (denis heudré) *poésie, images, et encore images...*
<http://denisheudre2.blogspot.fr/2017/01/stephane-sangral-circonvolutions.html>

UNE LECTURE

Stéphane Sangral – Circonvolutions

Fidèle aux éditions Galilée, Stéphane Sangral est un poète, philosophe et psychiatre, qui fouille dans les méandres de l'être les circonvolutions de l'âme et les boucles entre le *je* et le *soi*. Il y a dans ces *Circonvolutions (Soixante-dix variations autour d'elles-mêmes)*, une mathématique du cercle infiniment vicieux voire vicieusement infini. Tout un délice pour qui aime se perdre en soi et se retrouver porté par un tourbillon poétique.

Sangral cherche le nœud, où mathématique, philosophie et poésie se rejoignent. Dans une topologie typographique toute personnelle, Sangral cherche le point d'équilibre en ses circonvolutions autour de ses déséquilibres. Dans le vertige du langage, Sangral déconstruit le signifié "*Seule la déconstruction véritablement construit*" et pousse l'expérience jusqu'à effacer ses textes en les laissant "*s'effondrer*". Quand "*le sens tombe dans les phrases que je n'ai pas écrites*". Ces phrases tout en retenue pudique, écrites dans le tourbillon de la survie suivant la mort du frère.

Sans jamais perdre le lecteur, il l'entraîne aussi dans le labyrinthe du signifiant. "*J'écris pour compenser mon incapacité à lire le réel...*". Et si c'était cela le rôle du poète ? Les circonvolutions de Sangral pourraient tourner à l'infini dans les 150 pages de cet ouvrage dense et léger à la fois. Une recherche du vide comme placement des mots dans l'espace. Circonvolutions vers le centre, le "*Néant de l'équilibre*". Circonvolutions parfois gherasimiennes où se perd l'écrire dans le précipice du dire précipité. Un jeu d'escalier dans cet écrire incalculable. Du tout et du rien, et retour. Du plein et du vide. Comme une idée de l'infini ailleurs que dans l'espace. Désunité de l'univers, universalité de l'en-soi et de sa parole. Ici le lecteur est invité à l'action, à fouiller dans "*l'ailleurs de ce texte*" pour "*changer de paysage*".

Avec en filigrane le passé ("*L'on traîne avec soi un cadavre roulé dans un tapis, notre passé*"), la mort ("*La vie n'a aucun sens, qu'une direction : la mort.*") et la religion ("*La religion est le savoir de l'ignorance*") écrire est une recherche et ce, bien au-delà des aphorismes "*...et se chercher un sens, et sans cesse jusqu'au non-sens*" de cette "*étrange étrangeté d'être*".

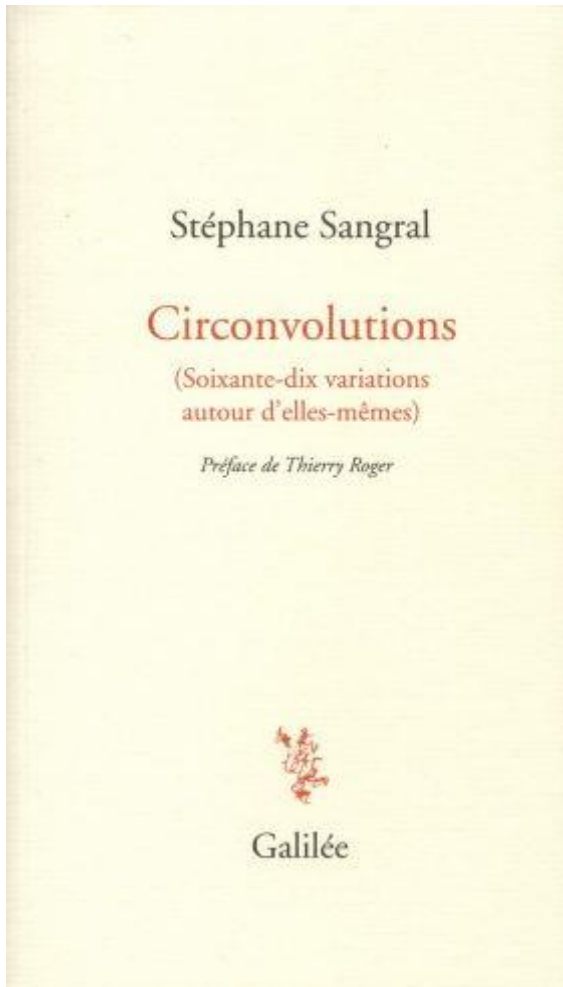
Bien entendu, de toute cette recherche sur la mise en page et la typographie, il n'est pas question ici d'une posture d'écriture. "*Toute posture n'est au fond qu'une imposture*". Et la poésie de Sangral est contemporaine par la force du mouvement qu'elle imprime en nous, "*et j'ai besoin de faire, puisque je ne sais pas être*".

A lire les critiques, déjà publiées et disponibles sur le site de l'éditeur, critiques et notes de lectures qui me semblent unanimes au sujet de l'œuvre de Stéphane Sangral, il y a mille façons de lire cet ouvrage et c'est tant mieux. C'est tout l'intérêt de la poésie contemporaine que d'offrir plusieurs niveaux de langage pour plus de sens offert.

Denis Heudré

Circonvolutions
Stéphane Sangral
Éditions Galilée
15 €

Circonvolutions de Stéphane Sangral par Christian Désagulier



Autour de quoi Stéphane Sangral tourne-t-il, de circonvolutions en circonlocutions, ce quoi – ce coi - qu'il dénierait ?

A moins que pour l'admettre, le contenir, sinon le subsumer, faute de savoir quoi, il entrerait de la peur dans le cercle, pour la partager, c'est-à-dire opérer une division ?

Se bagarrer avec la tristesse dans ce ring, à la faire rebondir aux cordes, la crocheter, l'assommer, la sommer pour la soustraire ? Combattre le poème pour l'extraire du poème..

Car le poème advient quand le poème qui est pensée se pense et donc se nie, chose que Mallarmé qui a lu Hegel, que Stéphane Sangral a plus que lu, s'est incorporé, nous a apprise.. telle est la condition de possibilité du poème, si et seulement si il y a poème à la fin, c'est-à-dire quand le poème qui est pensée se pense et donc se nie etc.. après quoi Stéphane Sangral tourne en rond..

Façon de dire autrement les choses, dire au sens de formuler et façon d'autrement lire, que le poème à la fin nous délie, nous délit, et pas que la langue..

Trop de poètes confondent peurs et pleurs et jettent les fleurs avec les poignées de terre sur le cercueil qui et que contient le poème, RIP au bord avant de tomber dans le trou..

*L'on traîne avec soi un cadavre roulé dans
un tapis, notre passé ; mais le fleuve où le
jeter est si loin, tout au bout de notre*

- Dans ... -

futur...

- ...ce poème est roulé presque mort le
dehors de ce poème mort en... -

Dans

- ...dedans... -

*le fleuve de ce livre a été jeté le
fait lourd accablant que rien n'y coule en dedans...*

Poème écrit sur le tapis roulant du temps
lorsque s'y traîne lourd le cadavre du temps...

t

La question du taire est au centre des circonvolutions de Stéphane Sangral : comment faire poème de taire, de ce qui germe et nous vide en se nourrissant de soi..

Alors oui, si poème est paroles de zombie, et zombie ce à quoi le monde comme il est travaille à faire de nous, alors pourquoi en rajouter ?

Raison pour laquelle les poètes se croisent, c'est-à-dire tracent une croix sur ce qu'ils écrivent, dès toujours morts écrivant après des vivants, errent, saluent et aiment, ajoutent des signes plus.. Autour de quoi Stéphane Sangral tourne-t-il ? De quoi a-t-il peur et trop de poètes en mal, c'est-à-dire qui souffrent, de n'avoir rien à ajouter, à faire addition ou se croiser ?

Au lieu de faire des commentaires, des « reportages universels » selon Mallarmé - dont chacun sait que leur but est de nous inhiber, de tristesse dirait Gilles Deleuze, pour mieux nous téléguides, Stéphane Sangral participe de ce travail de désenvoûtement dirait Artaud le mot mot - en usant des mêmes moyens pour les retourner contre lui.. un peu comme Christian Prigent, avec encore d'autres moyens : à chaque poète son idole cloutée et sa forme de tenailles..

Une solution est de faire du François Morellet – mort elle est - écrivant au néant comme avec des néons, celle de traduire poématiquement la lettre à Cazalis datée du 14 mai 1867 (à tous égards, sa Correspondance est le grand œuvre de Mallarmé..), ainsi notre Stéphane Sangral :

*J'ai fini ce poème... Et je me suis senti
exister... Et je n'ai pas supporté... Peut-être
par manque d'habitude... Et je l'ai effacé...*

Ceci est un poème absent...

*Et j'ai senti,
par cet effacement factice, que peut-être
la mort, trop vraie, pouvait par les mots s'effacer...*

Une autre solution consiste à ne pas avoir peur de dire que pour qu'il y ait du lait, il faut qu'à la mère on ait kidnappé son petit et qu'elle le croit mort..

*Ce texte est un secret ne se révélant que
pour se dissimuler dans la révélation
- sang qui nourrit ce texte en chaque lettre – que
ce texte est un secret ne se révélant que
pour se dissimuler dans la révélation
- sans qui ce texte meurt jusqu'au [sans texte] – que
ce texte est un secret ne se révélant que
pour se dissimuler dans la révélation
que jusqu'au sang ce texte clos se mord la queue...*

l

Mort pour les meuglements comme autant de meubles lourds de malheur que la mère pousse des nuits durant – nuits que la rotation de la terre produit, qui sont produits de circonvolutions sans lesquelles ni lune, étoiles ni voie lactée..

Mort pour les bruits de succion du veau qui prend nos doigts pour les pis de sa mère, ils ont même nombre - prennent la trahison du seau de colostrum pour de l'amour éternel - et de sentir alors la puissance de meugle, d'expectoration à s'arracher le corps et la puissance de langue, de succions à perler le sang du poème..

Car tout poème travaille à sa négation, mais fait extase, délire, dans le moment où il se nie - se délit - est délivrance comme on dit de l'acte de mettre au monde et aussi de le quitter : poème ce qui se passe entre les deux..

C'est le mandat du poète quand il perd les eaux que de mettre sa pensée en conformité avec ses actes, c'est-à-dire avec ses poèmes qui sont des actes de naissance et de décès du poème, déclaration de naissance au moment de venir au monde comme au moment de le quitter qui est la seconde et dernière naissance, le même avortement : poème ne peut pas être autrement..

Et si le poète survit, c'est la tête ovalisée des forceps de penser d'entre les vivants-morts qui font la danse du centre, s'égosillent autour d'un centre de mercure s'agissant de Stéphane Sangral..

Il y a bien cette trop longue préface qui aurait été plus justement à sa place en postface, laquelle voudrait mettre les points sur les i qui pourtant sont bien tous à leur place calculée dans le poème, qu'il y a au-delà de Mallarmé, pour sûr, de la déconstruction à la Derrida, qui sait..

Il y a aussi qui n'ajoute ni ne retranche, chacune des lettres de l'exergue imprimée en petit au long du livre en bas de pages à gauches *s, o, u, s, l*, etc., un concentré de Livre..

Sous la forme l'absence s'enfle et vient le soir et l'azur épuisé jusqu'au bout du miroir...

Le commentaire de sitaudis.fr

Circonvolutions (Soixante-dix variations autour d'elles-mêmes)

préface de Thierry Roger

éditions Galilée, 2016

160 p.

15 €

Temporel, revue littéraire et artistique

<http://temporel.fr/Notes-de-lecture-par-Temporel>

Temporel Revue littéraire et artistique

21 septembre 2016

Notes de lecture par Temporel

Stéphane Sangral, *Circonvolutions (Soixante-dix variations autour d'elles-mêmes)*. Préface de Thierry Roger. Paris : Galilée, 2016.

Toujours dédié à Michaël (1970-1992), cet ouvrage explore, pourrions-nous dire, une certaine impasse philosophique, celle de l'esprit butant sur la chose : « J'écris pour compenser mon incapacité / à lire le réel... » Et le « présent » se fait « prison » dans cette hésitation du sujet à entrer en lui-même, transcendant ainsi l'écrasante nécessité : « La vie n'a aucun sens, qu'une direction : la / mort. » En suivant les dédales de ce labyrinthe, il me revient à l'esprit la réflexion de Rachel Bespaloff dans son essai commencé en 1939 et publié à New York en 1943, *De l'Iliade* : « C'est l'*Amor fati*, et non le polythéisme, qui fait obstacle à la foi. » (Allia, 2004, p. 74.)